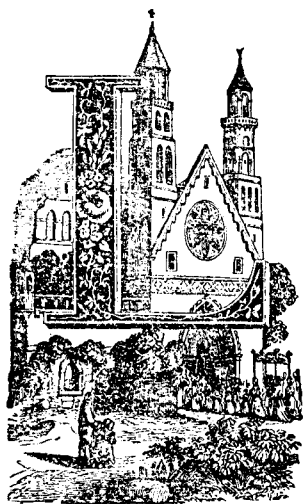


Feuilleton.

MLLE. DE MONTPENSIER

ET

LAUZUN.



Le monde entier connaît l'œuvre immortelle de Mme de Sévigné ; tout le monde a goûté cet esprit fin, mordant, délicat, modèle inimitable de l'art de conter, cet art qui se perd tous les jours. Mais combien les saillies, les portraits, les scènes, les anecdotes, qui font le principal attrait de ces adorables lettres, perdent-ils, auprès de maint lecteur, et de leur sel et de leur prix, faute d'une connaissance approfondie des personnages, des mœurs, des usages et des événements.— Cette lacune,

à laquelle les notes ou clés jointes à quelques éditions, ne remédient qu'imparfaitement, rend souvent la lecture de Mme de Sévigné tout à la fois obscure et fatigante. Un homme d'un grand savoir, d'une patience exemplaire, d'un goût et d'un jugement exquis, habile écrivain en même temps que judicieux érudit, s'est occupé depuis plusieurs années de donner au livre charmant de Marie de Rabutin-Chantal le commentaire qui lui manque. Investigateur infatigable, il a fouillé toutes les biographies, tous les mémoires, tous les ouvrages du temps, s'emparant ici d'un renseignement, là d'un portrait, ailleurs d'un trait de caractère ; puis, après avoir soumis ces mille éléments rassemblés avec un soin et une sollicitude d'antiquaire, au contrôle de la critique et à la pierre de touche de la comparaison, après s'être assuré de leur valeur et de leur authenticité, il a su à l'aide d'une méthode et d'une adresse merveilleuses, fondre ensemble ces fragments provenus de tant de sources différentes, de telle sorte que cette mosaïque est devenue sous ses doigts un véritable tableau de genre. Nous ne saurions, du reste, mieux faire le panégyrique et de l'auteur et de son travail, qu'en citant ces lignes d'un des plus ingénieux critiques du *Journal des Débats* :

“ L'auteur a tout su, tout vu : il est curieux, il est fort indiscret, “ défauts heureux, dont je lui sais bien bon gré, pour ma part ! “ Jamais on n'a mieux peint, par de très singuliers détails, les “ mœurs et la société du temps. Mme de Sévigné gagne au “ tableau. Comme biographie, les *Mémoires* seront désormais

“ inséparables des *Lettres* : l'éloge est grand, la place est belle ; “ l'un et l'autre sont mérités.”

Notre apologie serait incomplète si, à l'appui de nos éloges, nous ne reproduisions un passage du livre qui en fait l'objet. C'est l'histoire de la passion célèbre de Mlle de Montpensier pour le beau Lauzun. Chose étrange ! cette passion qui touche au ridicule, cet amour allumé dans le cœur d'une femme de quarante-trois ans, est cependant si vrai, si pur, si touchant, et surtout peint avec un art si parfait, qu'on ne peut, en lisant le récit de M. Walckenaër, se défendre d'un intérêt voisin de l'attendrissement.

La jeunesse de Mademoiselle, comme celle de madame de Sévigné, s'était écoulée durant les troubles de la régence et de la Fronde, temps de désordres et d'agitation, mais aussi temps de plaisirs et d'espérance. La bourgeoisie, la roture avaient cru alors s'affranchir des servitudes qui pesaient sur elles ; la noblesse, reconquérir l'indépendance dont elle jouissait avant Richelieu. L'autorité royale, en faisant cesser toutes les résistances, n'avait pu anéantir les convictions. Lorsqu'on a longtemps combattu pour une cause que l'on croit juste, on peut bien renoncer à l'espoir, mais non pas au désir de la voir triompher. C'est la conscience que l'on avait de la légitimité d'un tel sentiment, qui faisait, des chefs les plus hardis de la Fronde et de la guerre civile, les plus humbles et les plus obséquieux courtisans. Plus ils pouvaient être soupçonnés d'intentions hostiles envers l'autorité royale, plus, pour s'y rattacher et en obtenir des faveurs, ils se montraient prompts à se soumettre à ses ordres, et se faire les apologistes et les soutiens de ses actes les plus despotiques. Le plus illustre, le plus redoutable d'entre eux, Condé, leur chef, leur donnait l'exemple ; il avait déposé son orgueil aux pieds du jeune monarque, et toutes ses démarches et tous ses discours ne tendaient qu'à rentrer en grâce auprès de lui, afin d'obtenir de hauts emplois et le commandement d'une armée. Condé, après avoir ruiné tous ses partisans, était rentré en France criblé de dettes ; et sans Gourville, qui sut négocier habilement avec l'Espagne, intimider les créanciers de ce prince, établir l'ordre dans la perception des revenus et l'économie dans les dépenses, Condé aurait vu s'écrouler la fortune de sa maison. L'entière prostration de tous ceux qui pouvaient avoir quelque velléité d'opposition à l'égard du roi et de son gouvernement, résultait nécessairement de la soumission du prince de Condé, le premier d'entre eux par le rang et la naissance, le plus illustre par ses talents et sa réputation d'homme de guerre. Cependant il existait encore une personne qui, après avoir traversé les temps orageux sans rien perdre des immenses richesses qu'elle tenait de sa mère, conservait à la cour son indépendance.

Mademoiselle, princesse de Montpensier, avait été, durant les troubles recherchée par tous les partis, successivement l'idole de tous, et quelquefois leur arbitre. Fille d'un père timide et incertain, dès sa première jeunesse elle avait donné des preuves de fermeté, de résolution, de constance et de courage. Au milieu des plaisirs, des séductions et de la licence générale, sa générosité, sa grandeur, sa retenue son imposante dignité, semblaient réaliser l'idéal de ces héroïnes de Corneille, qui, exemptes de toutes les faiblesses du cœur ne connaissent d'autres sentiments que ceux